

Supplément au SOP n° 200, juillet-août 1995

L'ÉGLISE ORTHODOXE ET LA PAIX

Un texte d'Elisabeth BEHR-SIGEL,
théologienne orthodoxe,
membre du *Orthodox Peace Fellowship*

[publié partiellement dans l'hebdomadaire *Réforme*,
n° 2624, daté du 29 juillet 1995, dans le cadre
d'une enquête sur *Les religions et la paix*]

Document 200.B

Le conflit qui dévaste l'ex-Yougoslavie a fait naître, en Occident, un soupçon sur les engagements des Eglises de ces pays, en particulier l'Eglise orthodoxe serbe. Quelle est la tradition des Eglises orthodoxes, en général, sur le thème "Guerre et paix" ?

"En paix, prions le Seigneur." C'est par cette exhortation, après l'invocation de l'Esprit — "Toi qui es partout présent et qui remplis tout" — que s'ouvre l'assemblée eucharistique dans l'Eglise orthodoxe. L'imploration de la paix — don messianique par excellence, plénitude de vie arrhes du Royaume de Dieu qui vient et qui est déjà advenu en Jésus-Christ — est au cœur de la prière orthodoxe. Le Christ y est célébré comme le "prince de la paix" (Es. 9,5), "l'astre levant venu d'En Haut vers ceux qui se trouvent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour conduire nos pas sur la route de la paix" (Lc 1,79).

La "Grande litanie" ou "litanie de la paix", au début de la liturgie eucharistique, rassemble toutes les intentions de cette imploration : *"Pour la paix d'En Haut et le salut de nos âmes, pour la paix du monde entier, la prospérité des saintes Eglises de Dieu et l'union de tous... pour le clergé et les fidèles... pour les malades, les prisonniers, pour tous ceux qui souffrent... pour la paix des temps et l'abondance des fruits de la terre, prions le Seigneur."* Réconciliation de l'humanité avec Dieu, de tout humain avec son prochain, la paix divine s'étend au cosmos tout entier, aux relations de l'homme avec la terre qu'il est appelé à cultiver et qui, en retour, lui fournit sa subsistance.

Se présentant à ses disciples, le Christ ressuscité proclame : *"La paix soit avec vous"*. De même, le prêtre orthodoxe, aux moments les plus solennels de la prière liturgique, s'adressant aux fidèles, proclame : *"Paix à tous"*. Comme le signifie l'échange du baiser de paix, c'est seulement dans un esprit de paix et d'amour mutuel qu'il est possible de confesser la foi commune et d'approcher, *"sans jugement et sans condamnation"*, du mystère de la communion au corps donné et au sang répandu pour tous du Christ : *"un mystère de paix"*, comme le souligne saint Jean Chrysostome.

Une priorité donnée à la pacification intérieure

Le grand mouvement de prière mystique, qui, au long des siècles, n'a cessé de vivifier la piété orthodoxe, porte le nom d'"hésychasme". *Hesychia*, en grec, signifie "repos, tranquillité". Bien entendu, il ne s'agit pas d'une vulgaire tranquillité d'esprit, signe d'endurcissement du cœur, de sommeil spirituel. L'hésychaste, dans l'abandon confiant de la foi, en Christ dont le nom uni au souffle est en quelque sorte "respiré" sans cesse, tend à la communion en lui au Dieu *"Un en trois Personnes"*. L'amour trinitaire est la source, le paradigme de toute paix et de toute communion humaine. Loin de tout quiétisme paresseux, la mystique orthodoxe appelle au combat spirituel : lutte, dans la synergie mystérieuse de la grâce divine et du vouloir humain qui s'ouvre à elle, contre les pulsions égoïstes, contre les *"passions"* destructrices de la paix intérieure et de la paix dans le monde. C'est d'hommes et de femmes devenus, au terme d'une longue ascèse (ou d'un événement fulgurant), des êtres de paix et de réconciliation que la paix reçue de Dieu peut rayonner sur le monde. *"Acquiers la paix et des milliers autour de toi la recevront"*, enseignait saint Séraphin de Sarov, un grand spirituel russe du XIXe siècle. A l'origine mouvement des

moines, l'hésychasme et la "prière du cœur" qui y est associée ont connu une importante diffusion parmi les laïcs orthodoxes comme en témoignent les célèbres *Récits d'un pèlerin russe* ¹.

Cependant diverses questions se posent : la priorité donnée à la pacification intérieure ne comporte-t-elle pas la tentation d'un certain dualisme ? Ne sert-elle pas d'alibi à l'acceptation résignée, voire complice, de la violence dite "extérieure" : fléau jugé inévitable, mode d'existence d'un monde auquel le chrétien se déclare étranger mais aux lois duquel, hypocritement ou lâchement, il se soumet ? Les Eglises orthodoxes historiques, comme d'autres Eglises, ont béni les armées qui se font la guerre. Les liens profonds qui se sont tissés entre elles et les nations, dont elles furent parfois l'accoucheuse, dont elles ont fécondé la culture, ne tendent-ils pas à dégénérer en nationalismes teintés de religiosité qui justifient les conflits guerriers ? Un examen de conscience s'impose sur ce point aux orthodoxes. Une enquête historique honnête pourrait en être l'instrument, comme l'écrit Jean Meyendorff, théologien et historien lucide de l'Eglise orthodoxe dans un livre récemment réédité ². Je dois ici me borner à quelques allusions.

L'Eglise orthodoxe n'a pas élaboré une théorie ou idéologie de la "guerre juste" ou de la "guerre sainte". Elle s'est abstenue de prêcher des croisades. Elle affirme se situer dans la continuité de l'Eglise des premiers siècles qui, à la violence des persécuteurs, opposait la puissante douceur des martyrs. Avec les Béatitudes chantées à chaque liturgie dominicale, elle proclame : "*Bienheureux les doux, car ils hériteront la terre*", c'est-à-dire le royaume eschatologique. Pourtant entrée dans l'histoire, l'Eglise (qui subsiste en l'Eglise orthodoxe) a fini par admettre que la guerre, en certaines circonstances, pouvait constituer un moindre mal. Elle n'a plus jugé le port des armes incompatible avec la confession de la foi chrétienne.

L'utopie de "l'empire chrétien"

Un tournant décisif a été pris à l'époque constantinienne avec l'instauration non du césaropapisme (dont on accuse à tort l'Eglise de Byzance) mais avec l'avènement de l'idée ou de l'utopie de l'"empire chrétien". L'empire est envisagé comme la demeure temporelle de l'Eglise, appelé à la protéger, à défendre la "vraie foi". En celle-ci les empereurs voient le ciment de l'unité d'un Etat en fait multiculturel. Il appartient à l'Eglise d'enseigner la foi orthodoxe. L'Etat croit devoir l'imposer par une coercition dont l'Eglise admet la légitimité et que, hélas, elle appelle parfois : erreur funeste, largement responsable — comme on le reconnaît aujourd'hui — du schisme désastreux qui sépara de l'Eglise impériale les Eglises orientales anciennes non chalcédoniennes, appelées à tort les unes "nestoriennes", les autres "monophysites" ³.

Nées de l'expansion missionnaire de l'Eglise de Byzance, les nouvelles chrétientés qui, à l'aube du Moyen Age, se constituent dans les Balkans et aux confins orientaux de l'Europe ont hérité de l'idée et de la nostalgie de l'Empire chrétien en l'adaptant à des contextes historiques nouveaux et divers.

La formation de l'Etat russe, d'abord kiévien puis moscovite, porte la marque de cette influence. Quand, au XIII^e siècle, la Russie kiévienne orthodoxe subit à l'est et au sud les raids dévastateurs des peuples de la steppe païenne ou islamisés, en même temps que la pression à l'ouest des chevaliers teutoniques — missionnaires armées du catholicisme latin —, c'est au sein de l'Eglise, protectrice des populations, qu'est préservée l'idée de l'unité du peuple russe. Au

¹ *Récits d'un pèlerin russe*, éd. du Seuil.

² *L'Eglise orthodoxe hier et aujourd'hui*, Jean Meyendorff, éd. du Seuil.

³ Cf. Jean Meyendorff, *Unité de l'Empire et divisions des chrétiens*, éd. du Cerf.

siècle suivant, saint Serge de Radonège, un grand moine de la Russie septentrionale, exhorte les princes russes rivaux à se rassembler autour de Moscou pour tenter de chasser les Tatars. Après la chute de Constantinople en 1453, naît et se propage dans les milieux monastiques russes le mythe de "Moscou, troisième Rome". Teinté d'abord d'apocalyptisme, il glissera vers l'idée de la vocation de la Russie à une grandeur impériale, voire impérialiste.

Une instrumentalisation de l'Eglise par l'Etat

Au XVIII^e siècle, les réformes de Pierre le Grand font de l'Eglise russe décapitée — elle n'a plus de patriarche — un département de l'administration impériale. Cependant, paradoxalement, l'Etat russe sécularisé s'érige en protecteur d'abord des sujets orthodoxes de l'Empire ottoman, puis des Etats "orthodoxes" nés de la dislocation de cet empire. Une prétention qui justifiera de nombreuses guerres non exemptes de visées impérialistes ou colonialistes. Encore en 1914, le tsar Nicolas II, très hésitant, se croit tenu de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie catholique qui menace la Serbie orthodoxe.

Cependant, à l'intérieur même de l'Eglise russe, un courant évangélique, personnaliste, universaliste et mystique — courant persécuté par l'Eglise officielle et donc souvent souterrain — n'a cessé de s'élever contre cette instrumentalisation de l'Eglise par l'Etat. Il est représenté par saint Nil Sorski, promoteur de l'hésychasme russe dont les disciples refusent de s'associer à la chasse aux hérétiques ; par le métropolite Philippe de Moscou, assassiné sur l'ordre d'Ivan le Terrible qu'il avait osé critiquer ; par les audacieux "fols en Christ" des XVI^e et XVII^e siècles qu'un voyageur anglais compare aux "pamphlétaire" de son pays ⁴. Quoique condamné par l'orthodoxie officielle, le tolstoïsme constitue peut-être un des avatars de cette protestation évangélique qui s'exprime aussi par la bouche d'un humble moine, l'archimandrite Spiridon, auteur de *Mes missions en Sibérie* ⁵.

"L'humus des mouvements des nationalités"

Des liens profonds entre les peuples balkaniques — grec, bulgare, serbe, roumain — et l'Eglise orthodoxe se sont noués au cours d'une longue et tragique histoire. Après la chute de Constantinople, après la disparition de royaumes serbe et bulgare éphémères et des batailles perdues comme celle du Kosovo dont les Serbes gardent le souvenir mythique, ces peuples ont vécu, durant des siècles, sous la domination ottomane, parfois austro-hongroise. C'est l'Eglise qui, avec la foi chrétienne transmise essentiellement par la liturgie célébrée dans une langue proche de la langue vernaculaire, leur a permis de préserver leur âme et leur culture populaire.

L'orthodoxie n'a cependant pas été pendant cette période un foyer permanent d'insurrection. Le patriarche œcuménique de Constantinople, dont canoniquement dépendaient les Eglises orthodoxes locales, s'est accommodé du régime à la fois protecteur et restrictif du "*millet*" accordé par l'islam au "peuple chrétien" dont il devient le chef à la fois civil et religieux. C'est seulement à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e que l'orthodoxie devient vraiment, selon l'expression d'Olivier Clément, "*l'humus du mouvement des nationalités*" dans les Balkans ⁶. Ceci, en partie, sous l'influence d'idées venues de l'Occident — Révolution française et

⁴ Au sujet de ces différentes tendances au sein de l'Eglise russe, on peut voir E. Behr-Sigel, *Prière et sainteté dans l'Eglise russe*, éd. de l'Abbaye de Bellefontaine.

⁵ *Mes missions en Sibérie*, archimandrite Spiridon, éd. du Cerf.

⁶ Olivier Clément : "L'Eglise et la nation", in *Géopolitique* n° 47/1994.

romantisme allemand. C'est un prélat orthodoxe, l'archevêque de Patras, qui, levant l'étendard de la révolte, appelle en 1821 les Grecs au combat "*pour la foi et la patrie*". De l'insurrection victorieuse sortiront ensemble la Grèce moderne, indépendante, et l'Eglise de Grèce autocéphale ⁷ .

Au cours du XIXe siècle, les autres peuples balkaniques accéderont par des voies analogues, non sans intervention de puissances étrangères — Russie et Etats occidentaux —, à la même indépendance, couronnée par l'obtention parfois difficile de l'autocéphalie de leurs Eglises "nationales". Réticent, le patriarcat de Constantinople obtient cependant de l'ensemble des Eglises orthodoxes convoquées en concile en 1872 la condamnation du phylétisme ⁸ .

Promotion de la paix et replis identitaires

Aujourd'hui, après deux guerres mondiales qui ont fait dans les pays traditionnellement orthodoxes d'Europe de l'est et du sud-est infiniment plus de victimes que partout ailleurs, après des décennies de régime communiste athée visant à couper les liens, en Russie, en Yougoslavie, en Bulgarie, en Roumanie, entre les peuples — la nation — et l'Eglise, après la constitution, à la suite de divers cataclysmes politiques, d'une planétaire diaspora orthodoxe, quelle est l'attitude des Eglises orthodoxes face aux efforts pour promouvoir la paix internationale ? Il faut reconnaître que le tableau est contrasté. Je dois me borner à quelques indications sommaires.

Primus inter pares, le patriarcat œcuménique de Constantinople dont, comme l'indique son titre, la vocation est supranationale et qui n'a plus qu'un nombre restreint de fidèles en Turquie, où son existence même est menacée, se montre favorable à toutes les initiatives qui tendent à la paix, qu'elles viennent du Vatican ou du Conseil œcuménique des Eglises. Cette attitude est aussi celle des antiques patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie dont le rôle est important au sein du Conseil des Eglises chrétiennes du Moyen-Orient comme dans le cadre du dialogue islamo-chrétien. Par solidarité arabe, ces Eglises se montrent toutefois plus réservées à l'égard de l'Etat d'Israël.

L'Eglise de Grèce, par contre, se sent appelée à défendre l'hellénisme chrétien contre un islam qui s'affirme en Turquie mais aussi à Chypre et, croit-elle, dans les Balkans. La grande et tumultueuse Eglise russe est traversée de courants opposés, les uns marqués par un repli nationaliste identitaire, d'autres ouverts aux valeurs positives de l'Occident : démocratie, tolérance, respect des droits de l'homme. Le patriarcat de Moscou reste, cependant, bien ancré dans le Conseil œcuménique des Eglises, participant par des représentants éminents, tel le métropolite Cyrille de Smolensk au mouvement "*pour la paix, la justice, la sauvegarde de la Création*".

Parmi les communautés orthodoxes de la diaspora, certaines restent très attachées aux Eglises nationales dont elles sont issues et sont donc guettées par des réflexes nationalistes. Mais d'autres, en Europe ou en Amérique, sont très intégrées à la culture occidentale où s'impose l'idée de l'Etat laïc. Fécondée par la pensée de grands théologiens de l'émigration russe, la diaspora orthodoxe a été le lieu, au XXe siècle, d'une puissante prise de conscience du patrimoine spirituel *catholique* — au sens d'universalité symphonique — de l'Eglise orthodoxe. Ce mouvement est aujourd'hui relayé par des théologiens orthodoxes de différentes origines ethniques qui, par un

⁷ L'autocéphalie est le droit reconnu à une Eglise orthodoxe locale d'élire son chef spirituel qui est reconnu par l'ensemble des Eglises-sœurs avec lesquelles elle se trouve en communion de foi et en communion sacramentelle.

⁸ Le phylétisme (de *phylè*, tribu) est condamné par le concile de 1872 comme "*introduction de rivalités nationales à l'intérieur de l'Eglise du Christ*".

retour créatif aux sources, à l'Écriture et aux Pères, aspirent au désenclavement des orthodoxies nationales.

Un des plus grands spirituels et théologiens orthodoxes contemporains, l'archimandrite Lev Gillet (plus connu sous le pseudonyme "*un moine de l'Église d'Orient*" dont il signait ses livres), a été un pionnier, ensemble du dialogue œcuménique, du dialogue judéo-chrétien et du dialogue interreligieux. Sa pensée et son message prophétiques me paraissent appelés à jouer au sein de l'orthodoxie un rôle grandissant ⁹.

La tragédie de l'ex-Yougoslavie

On ne peut parler de l'orthodoxie en relation avec l'idéal de la paix entre nations, Églises et religions, sans évoquer la tragédie de l'ex-Yougoslavie. Dans leur jugement sur ce conflit désastreux, les médias et les intellectuels occidentaux font souvent preuve d'ignorance à propos de l'histoire complexe et douloureuse des peuples concernés. Il ne saurait être question de justifier au nom des souffrances infligées au peuple serbe dans le passé — le génocide commis par les oustachis croates, les exactions de la période ottomane — les horreurs commises par *des* Serbes aujourd'hui. Mais il paraît léger de demander aux Serbes de simplement oublier.

Comme l'écrit Mara Dropovitch dans l'article remarquable publié par *Réforme* (17 juin 1995), la véritable réconciliation si souhaitable sera le fruit non de l'oubli du passé mais de son assomption dans un esprit de pénitence et de pardon réciproques. A ce difficile processus de purification de la mémoire, toutes les Églises et toutes les religions peuvent et doivent contribuer. L'Église orthodoxe serbe paraît aujourd'hui prête à s'engager dans cette voie. Elle s'est désolidarisée non de son peuple qui souffre lui aussi, mais de la politique ambiguë de Milosevic.

A Los Angeles où, en septembre dernier, il effectuait une visite, à la fin d'une liturgie qu'il avait présidée, le patriarche Pavle de Serbie, a demandé aux orthodoxes présents "*d'implorer le Dieu de la paix pour qu'il envoie sa paix à tous : une paix juste pour tous, pour tous les peuples.*"¹⁰

Une "association orthodoxe pour la paix" a vu le jour ¹¹. Elle a des antennes en Serbie comme en d'autres contrées. Puisse le Dieu de paix vaincre les puissances des ténèbres et de division.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

⁹ *Un moine de l'Église d'Orient*, E. Behr-Sigel, éd. du Cerf.

¹⁰ Communiqué du *Southern California Orthodox Clergy Council*.

¹¹ Il s'agit de l'*Orthodox Peace Fellowship*, affilié au *Mouvement international de la réconciliation (MIR)*. Son siège européen se trouve aux Pays-Bas. Au conseil de l'*Orthodox Peace Fellowship* le patriarcat œcuménique de Constantinople est représenté par l'évêque Kallistos (Ware) de Diokleia.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

SCP mensuel SOP + Suppléments

France 180 F 400 F

Autres pays 210 F 500 F

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande
